



GAZETTE FEMININE

CAUSETTE

Il y a longtemps que je n'ai dit ici quelque chose de l'art de la bijouterie et mentionné quelques unes des merveilles qu'il offre à la coquetterie féminine. Je dois réparer cette omission.

En ce moment surtout, il n'est pas de femme un peu élégante qui ne lui doive quelque chose. Pour l'une, ce sont les bagues : elle en a les mains chargées. Les amateurs de ce genre d'élégance assurent que les doigts n'en paraissent que plus fins, plus blancs, plus délicats. Toutes les bagues sont à la mode, sauf celles qui n'ont d'autre beauté que leur grosseur ou leur poids. Mais la rénovation artistique du bijou est telle qu'il y a aujourd'hui bien peu de ces bagues. Tout le monde s'est empressé de les faire transformer, ce qui n'est nullement impossible, par un bon joaillier.

A l'aide de bains chimiques on parvient à donner à l'or des tons variés, à le rendre jaune, rouge ou vert, selon qu'on le désire. Et, en combinant

ces nuances, en y ajoutant de fines ciselures, en y enchâssant des gemmes de couleur variée, on obtient des effets artistiques absolument remarquables.

Je ne pense pas cependant que les pierreries les plus éclatantes puissent jamais effacer la splendeur d'une femme vraiment jolie et bien portante. Je crois au contraire que les bijoux en augmenteraient l'éclat, et que les colliers, les plaques de cou montées sur ruban et si fort à la mode aujourd'hui, ne peuvent que mettre en valeur la beauté d'une femme qui soigne son visage.

Ah ! comme elle savait bien ce qu'elle faisait en inventant et en employant certain produit magique, cette toujours belle et toujours jeune Ninon ! Plus de rides, plus de boutons, plus de taches sur l'épiderme. La peau est transformée en un satin délicat qui peut lutter avantageusement avec les pétales d'une rose épanouie.

Revenons aux bijoux. Les joailliers nous offrent des épingles, de simples épingles qui sont des chefs-d'œuvre d'art, des boucles de ceinture où sont reproduits les motifs les plus variés et les plus originaux de la flore et de la faune. Les émaux se marient aux ors pour composer les bijoux de style moderne : émail plein, émail transparent, émail translucide, lequel est le plus beau ?

Le bracelet est un peu dédaigné. Les manches longues, et surtout la manche bouffante, à poignet, lui ont porté un coup préjudiciable. On en fait cependant de bien jolis qui sont presque tous formés d'une chaînette souple en or vert, avec, de distance en distance, un élégant motif ciselé en forme de pierreries enchâssées.

Très belles aussi les chaînes sautoirs. On les fait plutôt en or rouge poupées de motifs en or jaune ciselé. Pour le soir, on emploie l'or vert et l'émail translucide ; souvent les mailles d'or sont comme poudrées de petits brillants ou petits rubis, ou petites émeraudes. Alors l'effet est d'une richesse inouïe.

On ne parle presque plus de boucles d'oreilles, ou tout au moins on les néglige fort depuis que la coiffure bouffante laisse ses frisons capricieux déborder un peu partout et devenir, eux, de naturelles boucles d'oreilles. Ne nous en plaignons pas, mais soignons notre chevelure.

TANTE ELISABETH.

L'IMPÉRATRICE DES ROSES

L'Impératrice des Roses ! Qui ne connaît sous ce titre authentique et sous le rappel des fleurs qui lui furent si chères, l'impératrice Elisabeth d'Autriche, morte si tragiquement.

On a écrit, à propos de cette mort, qu'elle était d'une famille prédestinée aux suicides et aux assassinats, comme aux accidents tragiques...

Laissons ces questions d'hérédité et de fatalité, jetons un regard sur la pauvre victime et parlons de sa passion pour les roses.

C'est dans cette passion, en effet, qu'il faut voir comme le présage de sa destinée, bien plus que dans la fin terrifiante de ses proches et de ses enfants.

La rose est la fleur sanglante. Quiconque l'aime, rêve sang. Les Orientaux en ont fait l'emblème du baiser, qui parfois se change en morsure.

L'impératrice Elisabeth aimait les roses avec frénésie. On peut dire que, vers la fin de sa vie, quand elle errait, comme une ombre en peine, de pays en pays, de site en site, ce fut là sa seule passion et le seul but de ses voyages.

Parmi les rares livres qu'elle emportait dans ses voyages, un exemplaire d'Henri Heine était son favori. Elle voua un culte à ce poète qui chanta les roses, et c'est par ses soins que l'on entretenait la tombe du poète à Paris. Elles étaient vraiment dignes de se comprendre ces deux âmes ; l'une, l'impératrice, aussi ardente, aussi pure, en même temps que les roses les plus enflammées ; l'autre, le poète qui voult qu'on mit simplement sur sa tombe : "Il aimait les roses de la Brenta !..."

Après des voyages inquiets, des recherches et des tourments, Elisabeth d'Autriche trouvait parfois le repos dans l'île de Corfou. Là, sa fantaisie avait fait bâtir sur un monticule un petit temple grec. Elle s'y rendait et, de la balustrade, ses yeux parcouraient au loin la mer des Cyclades, bleue et blanche, ou, au-dessous d'elle, une autre mer rouge et comme incendiée, d'immenses champs de roses qui couvraient le monticule et la plaine et qui, sous le soleil, évaporaient leur âme embaumée.

Pensait-elle à ces matinées solitaires dans l'île de Corfou, à ses roses, à leurs parfums, quand sur la rive du lac de Genève, elle défailait frappée pour d'obscures haines politiques ? Peut-être la vision familière, de ses fleurs chéries, même en souvenir, arrêta-t-elle ses souffrances. Elle mourut sans se plaindre, simplement, comme elle avait vu mourir tant de roses sous les traits inattendus de la tempête.

BOREL DE LA PRÉVOSTIÈRE.

SA RAISON

Emma.—M. Hauton me paraît un célibataire endurci. Il m'a dit qu'il était opposé à l'impôt sur le revenu ?

Lucia.—Que veux-tu dire ?

Emma.—Il considère le mariage comme un impôt de 100 pour cent sur le revenu.

LES PARCE QUE

Madame.—Je me demande pourquoi les Michaud ont cessé de nous inviter à leurs réceptions...

Monsieur.—Mais tout simplement, je suppose, parce que nous acceptons toujours.

MODES PARISIENNES



COSTUME EN COVER-COAT GRIS. Jupe ronde cerclée de baguettes piquées en tissu pareil, soutenue au bas par le Ruban Lesteur, indispensable pour faire tomber la jupe. Corsage-jaque te découpé en pattes devant, boutonné au milieu et garni de baguettes piquées. Revers suivi d'un col rabattu orné de piqûres. Manches à pince garnies de piqûres.

La Mode parisienne (excepté les chapeaux) est enseignée à la célèbre Académie de Coupe de Madame ETHIER, 88 rue St-Denis.